



Jullien Jacques : Né le 7-05-1929 à Brest ; 1948 entre au grans séminaire ; 3-04-1954 ordonné prêtre à Angers ; licence de théologie à l'Institut catholique d'Angers ; licence ès-sciences sociales à l'ICP ; 1954 vicaire à Locmaria ; 1957 professeur de théologie morale au grand séminaire ; 1969, curé de Saint-Louis de Brest ; 1978, ordonné évêque de Beauvais ; 1985, archevêque de Rennes ; 1998 se retire chez les Augustines de Rennes puis chez les Petites sœurs des pauvres de la Pilière à Rennes ; décède le 10-12-2012.

Étude : *Église en Finistère*, 2012 n°176, p. 18.

L'abbé Jacques Jullien curé de Saint-Louis à Brest nommé évêque de Beauvais

La nouvelle réjouira et, probablement, n'étonnera pas grand monde, tant la personnalité du prêtre est appréciée dans les milieux les plus divers. L'abbé Jacques Jullien, curé de Saint-Louis, à Brest, vient d'être appelé à prendre la tête du diocèse de Beauvais, dans l'Oise. Après Mgr Paillier, archevêque de Rouen, et Mgr Quellen, évêque de Moulin, il s'agit du troisième prélat ayant auparavant exercé son sacerdoce dans cette paroisse brestoise.

Né à Brest-Recouvrance, le 7 mai 1929, Mgr Jullien est le septième d'une famille de douze enfants dont deux ont consacré leur vie à l'église (Pierre Jullien, l'aîné, vicaire au Bouguen, est décédé en 1965). Ses études, il les fit successivement à l'école Saint-Sauveur et à Bon-Secours, avant de quitter Brest en 1948, pour le grand séminaire de Quimper. Il ne resta dans l'établissement qu'un an et entra à l'université catholique d'Angers. Il obtint une licence de théologie en 1954 et, le 3 avril de la même année, fut ordonné prêtre.

Vicaire à Locmaria-Quimper pendant un an, il monta ensuite à Paris pour préparer une licence de sciences sociales, qu'il décrocha en 57. Professeur de théologie morale au grand séminaire de Quimper, de 57 à 69, il fut un des éléments les plus dynamisants de l'établissement et entretint de nombreux contacts

avec des mouvements d'action catholique, de préparation au mariage, de pastorale d'été, etc.

Il écrivit dans divers revues, telles que « Masses ouvrières », « Orientations », « Chrétien aujourd'hui », « Nouvelle Revue Théologique de Louvain », supplément à la « Vie spirituelle », et publia (en 1963) « Le Chrétien et la Politique », ouvrage qui fut suivi de « Chrétiens et l'Etat », « Humanae Vitae : introduction et commentaire » et (en 74) « Prêtres dans le combat politique ».

Il accompagna Mgr Fauvel au concile, en 1962. Enfin, sept ans plus tard, il allait devenir curé à Saint-Louis, en remplacement de l'abbé Quélen, nommé évêque d'Angers. Il s'efforça d'allier action pastorale, réflexion avec des groupes divers, en particulier avec des responsables à un haut niveau, étude des questions ressortant de sa compétence : la contraception, l'avortement, la force de frappe, divers problèmes politiques. Il poursuivit l'activité entreprise au sein de l'Association des théologiens et moralistes et, à ce titre, il participa la semaine dernière à une rencontre en Suisse.

Le diocèse de Beauvais compte 610.000 habitants dont 458.000 catholiques, 711 paroisses, 275 prêtres diocésains et 36 religieux prêtres, 61 religieux non-prêtres et 510 reli-

gieuses, précisa Mgr Barbu, évêque de Quimper, qui se déplaça spécialement à Brest, samedi, pour annoncer à la presse la bonne nouvelle.

Mgr Jacques Jullien succédera à Mgr Stéphane Desmazières qui, atteint par la limite d'âge (75 ans), avait demandé sa démission au Pape.



Le nouvel évêque, Mgr Jacques Jullien.

11/03/73

« Les prêtres dans le combat politique »

Une interview de l'abbé

Jacques Jullien

curé de Saint-Louis de Brest

11.01.73

LA foi et la politique, l'Eglise et le Pouvoir, n'est, en cette période pré-électorale, de sujet plus actuel autour duquel déclarations, controverses et prises de positions se succèdent.

Et cela bien souvent au grand dam des chrétiens qui ne savent plus à quel saint se vouer.

Dans ce contexte et à partir d'événements politiques intéressants particulièrement la Bretagne, un petit livre sort ces jours-ci en librairie : « Les prêtres dans le combat politique ».

Son auteur l'abbé Jacques Jullien, théologien et curé de Saint-Louis de Brest a bien voulu répondre à nos questions. Si ses réponses satisfont les uns et tristeront les autres, gageons qu'elles ne pourront laisser personne indifférent.

Q. — « Les prêtres dans le combat politique : est-ce un programme à un : analyse ? »

R. — « Surtout pas un programme ! Plutôt une analyse de la situation présente : même s'ils n'en ont pas conscience, la politique tient une place croissante dans la vie des gens... et donc des chrétiens. Les prêtres ne peuvent pas faire comme si cette dimension n'existait pas. Cela pose des problèmes relativement nouveaux. Il faut les examiner attentivement ».

Q. — « Qu'avez-vous surtout tenu à dire ? Est-ce un essai de mise au point ou une tentative pour mettre au pas prêtres et militants qui traient un peu loin ? »

R. — « Mettre au pas prêtres et militants ! Il y a beau temps que l'Eglise n'est plus l'armée rangée en bataille du siècle dernier. Elle donne plutôt l'impression de se décaler « en colonne de pagaille ». L'image de référence de l'Eglise n'est pas le défilé du cours d'Ajax, pas plus d'ailleurs que les promeneurs du jardin Kennedy. L'Eglise est un peuple en marche. Une marche difficile, certains trépigent parce qu'on ne va pas assez vite à leur gré, d'autres crient parce qu'on bouge, entre ces deux groupes beaucoup vont et viennent, plus ou moins paumés et l'on ne peut compter tous ceux qui sont dans les décors pour avoir contact avec l'avant garde, ou l'arrière-garde ».

Q. — « Et dans cette marche, est-ce l'avant-garde ou l'arrière-garde qui retient votre attention ? »

R. — « J'ai déjà consacré un petit livre au gros de la troupe, et cette fois j'ai pensé d'avant-garde aux avant-gardes : certains chrétiens galopent à fond de train en terrain inconnu et parfois miné, oubliant le gros de la troupe dont ils dépendent pourtant. Leur rôle est nécessaire, il est plein de risques. Mais on n'a pas encore inventé le moyen d'explorer des chemins nouveaux sans risques ! Il reste que comme prêtre plus spécialement chargé de la masse des chrétiens, je me crois en droit de poser des questions à ceux qui seraient tentés d'identifier le peuple de Dieu à

la petite, trop petite couche de militants. En réalité je pense à tous ceux que je rencontre au hasard de mon ministère de prêtre de paroisse. Il y a dans l'Eglise beaucoup de « soldats perdus » comme disait qui vous savez à propos des gens de l'O.A.S., mais il y a plus encore de « territoriaux » qui occupent le terrain sans bouger ; le problème est de faire avancer tout le monde dans la ligne de l'Evangile. Tous ceux qui ont des responsabilités d'ensemble dans l'Eglise, évêques et prêtres, doivent y veiller ».

Q. — « Y veiller comment ? L'Eglise a-t-elle des consignes à donner sur le plan politique ? »

R. — « Non, l'Eglise ne donne pas de consignes. Je me rappelle ce candidat aux élections municipales qui vint me trouver un jour (ce n'était pas à Brest). Il voulait en avoir le cœur net : l'évêché avait-il oui ou non dans ses « consignes secrètes » (sic) donné l'ordre de voter contre sa liste ? Il le tenait forcément d'un homme au courant puisque décoré de l'Ordre de St. Grégoire Le Grand ! Je n'invente rien, je vous l'assure. J'ai eu un mal, ou d'abord à me retenir de rire, ensuite à le persuader que je n'avais jamais entendu parler de consignes secrètes. D'ailleurs étant donné le caractère frondeur du clergé, ce serait une manière en fait de l'obtenir le résultat inverse ».

Non, l'Eglise ne donne pas de consignes elle rappelle les exigences de l'Evangile dans le contexte concret des situations locales. C'est ensuite à chacun, en fonction de son analyse politique de prendre ses responsabilités : le pluralisme politique des chrétiens est un fait admis et reconnu par le Pape et les évêques ».

Q. — « Dans ces conditions, on peut dire que l'Eglise est neutre en matière politique ? »

R. — « Non, il ne s'agit pas de n'importe quel pluralisme : l'Eglise ne peut pas tout bannir ; il y a des opinions et des décisions politiques qui sont incompatibles avec l'Evangile ; le bombardement des populations civiles du Vietnam, le drame du Burundi, le pillage du tiers monde, les cliniques psychiatriques pour opposants, etc. Cela n'a-t-il rien à voir avec l'Evangile ? Et chez nous la spéculation foncière, la course à la consommation, le mépris pratique des travailleurs étrangers, le maintien des privilèges exorbitants de certaines catégories de citoyens, etc. Cela n'a-t-il rien à voir avec l'Evangile ? Les évêques l'ont redit à Lourdes : l'Evangile n'est pas neutre. Il y a un sens chrétien de l'homme et de la communauté humaine qui oblige à dire non à un certain nombre de choses ».

Q. — « Est-ce que parler ainsi ne revient pas à faire le jeu de l'opposition ? »

R. — « Non, une chose est certaine : un chrétien ne peut être conservateur, il y a des tas de choses à changer pour que les hommes vivent pleinement en

hommes. C'est déjà vrai dans notre pays en France, mais quand on regarde vers le tiers monde, là, c'est tragique. Il y faut d'urgence des transformations sociales économiques et politiques. Paul VI, Codi étant admis (mais est-ce toujours le cas ?) il peut y avoir bien des manières de faire des opinions quant à la manière la plus efficace de les réaliser : cela met en jeu une analyse programmatique sur laquelle l'Eglise, sans cas de force majeure, ne s'engage pas ».

Q. — « C'est entendu, mais il existe des groupes de chrétiens qui s'engagent collectivement. L'Eglise peut-elle cautionner des mouvements comme la J.E.C. ou le M.B.J.C. qui paraissent engagés à fond dans une action politique bien précise ? »

R. — « Vous me posez une question bien délicate. La position des mouvements de jeunes est difficile : leur vie ne se découpe pas en tranches. On les aide à prendre conscience de tous leurs problèmes auxquels ils ont à faire face, y compris donc la dimension politique. Dans une pédagogie, action et réflexion sont étroitement liées, peut-on les empêcher de s'essayer à l'action, il me semble pourtant que dans la mesure où ces mouvements sont les seuls qui existent en fait pour de jeunes chrétiens, on ne peut admettre qu'ils s'identifient avec une option politique particulière. S'ils veulent le faire, il faut qu'ils prennent leur autonomie. Ils auront ainsi les données plus fraîches en n'engageant qu'eux-mêmes, mais ils devront payer la note de leur indépendance en personnel et en ressources ».

Q. — « L'Evangile demande d'abord d'aimer son prochain. Pensez-vous que la politique soit la voie royale pour y parvenir ? »

R. — « La politique a eu souvent mauvaise presse chez les chrétiens et d'abord sans doute parce qu'elle est le lieu de conflits. Mais les conflits existent, les nier est un hypocrisie. Là où règne l'injustice, l'amour du prochain demande que l'on commence à la faire cesser. L'amour des Allemands pendant la guerre nous demandait-il de collaborer ? Jamais de la vie. Il nous demandait de les jeter de hors ; mais de les considérer cependant comme frères. Je connais des hommes qui ont su faire la guerre en agissant de la sorte, par exemple le général de Bollardière, qui est chrétien, et Alfred Grosser, qui ne l'est pas ».

Il y a une note chrétienne si je puis dire du combat politique : le pardon. Un chrétien sait que le dernier mot des relations humaines n'est pas la lutte mais la réconciliation et le pardon, c'est capital. Autrement il n'y a que l'escalade sans fin de la violence jusqu'à la lutte à mort. L'Eglise ne se contente pas de le dire. Elle fait. Le simple fait qu'elle regroupe en son sein des hommes de toutes races, de toutes nations, de toutes classes, est un appel très parlant en ce sens. L'Eglise en effet n'est pas une chapelle, un rassemblement de

petits copains. Elle est une assemblée de gens de tous horizons. Et puis elle donne comme une leçon de choses chaque dimanche : des chrétiens que tout ou presque, parfois séparés, doivent apprendre à célébrer l'Eucharistie dans la vérité, ils ne doivent pas nier leurs conflits mais apprendre à les dépasser dans la justice et le pardon. Cela aussi est une réalité politique ».

Q. — « L'Eglise reconnaît la nécessité du combat politique. Au fond elle mise à fond sur la politique ? »

R. — « Certainement pas, elle mise sur Jésus-Christ qui a pris des distances vis-à-vis des réalités politiques. La politique n'est pas le tout de l'homme. Dieu seul est Dieu, si grand que soit César. Le pouvoir - il n'est que César. L'homme est pour Dieu, par pour César. Les structures politiques sont absolument insuffisantes pour faire un peuple libre, un peuple d'hommes responsables et fraternels. Elles sont nécessaires mais ne suffisent pas. Et c'est pourquoi tous les hommes qui prennent au sérieux les choses sérieuses doivent s'intéresser à la politique ».

Q. — « A votre avis, pour être chrétien il faut faire de la politique ? »

R. — « Je ne dis pas cela. Il y a diverses vocations. Pour être chrétien il faut servir ses frères. La politique est une forme privilégiée de ce service. Elle n'est pas la seule ! Louis Pasteur s'est engagé tout entier dans la recherche médicale : faut-il déplorer qu'il n'ait pas préféré faire une carrière de conseiller général ? La France aurait-elle gagné à voir Gauguin faire de la politique ? Vous me direz que la colombe de Picasso a longtemps tenu l'affiche d'accord mais enfin, il reste que chacun doit s'interroger, aujourd'hui plus que jamais sur les enjeux politiques. Personne n'a le droit de se dérober à ses responsabilités en ce domaine mais selon son équation personnelle... ».

Q. — « Dans ces conditions que pensez-vous de l'engagement politique des prêtres ? »

R. — « Je ne crois pas qu'on puisse répondre dans l'absolu à votre question. Dans certaines circonstances, l'homme, image de Dieu, est tellement défiguré, la justice ou la liberté tellement bafouées que des prêtres ou des évêques peuvent et même doivent par fidélité à l'Evangile s'engager surtout là où il n'y a de laïcs à Camara au Brésil ».

Pourtant chez nous les militants politiques ne manquent pas. Les candidats non plus que je sache. Notre pays a besoin d'eux. Je pense pourtant qu'il a encore plus besoin de témoins qui rappellent ce qui dans l'homme « passe infiniment l'homme ».

Il a notamment besoin de sagesse plus encore que de puissance, de ceux qui aident les autres à trouver le sens de leur vie et de leur mort, de leurs dé-



L'abbé Jacques Jullien, curé de Saint-Louis de Brest

espoirs et leurs espoirs. Et là on ne se bouscule pas au portillon. Si l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, est-ce un luxe abusif que quelques hommes prenant du recul par rapport à un engagement actif dans la vie politique, rappellent l'au-delà de l'homme, servant ainsi la communauté humaine, ne toute entière ».

Q. — « Une telle attitude ne vous apparaît-elle pas démodée ? »

R. — « Sans doute oui pour l'immediat ; mais ce rôle n'est pas sans incidence politique à long terme. Le Christ a rencontré des problèmes politiques considérables, dans sa Palestine occupée. Il a refusé de se laisser entraîner sur ce terrain. A long terme, il a bouleversé l'empire romain plus profondément que les invasions barbares en rendant impensable l'esclavage qui en était la structure de base, et cela sans avoir fait de déclarations fracassantes contre le système. Il est venu pour une tâche autre. Mais en changeant l'homme et l'humanité, il déposait un ferment de transformation politique qui est loin encore d'avoir produit tous ses effets parce que nous sommes encore loin de vivre en frères ».

Q. — « Pensez-vous partager tous vos réflexions ? »

R. — « Sûrement pas, ce n'est qu'un début. Mais il n'y a pas de risque ! Ce livre exprime un point de vue personnel, prétends pas exprimer la doctrine. Il y a beaucoup de gens qui se prennent pour l'aujourd'hui, alors qu'il n'y a pas de risque de dire de son point de vue personnel en matière de doctrine qu'une seule fois de siècle !

Je souhaite simplement à chacun à réfléchir plus librement à ses opinions et comportements et à les exprimer autant que possible à la lumière de sa mission de chrétien service des hommes ».

(Recueilli par Jean-Marc)

« Une après-midi que j'errais du côté des Portes mordelaises, je l'avais aperçu, imposant, le pas décidé, portant une toque d'astrakan noir. Il émanait de lui une force et une autorité, une majesté assez intimidante. Je ne l'avais jamais vu en chair et en os et pourtant la chose s'était imposée sans l'ombre d'une hésitation : c'était cet homme d'Eglise dont on me parlait depuis l'enfance, l'ancien curé de Saint-Louis à Brest, l'ancien condisciple de mon père qui avait eu la carrière brillante qu'on lui prédisait, évêque à moins de cinquante ans, archevêque à présent puisqu'il venait d'être nommé auprès du cardinal Gouyon en vue de lui succéder. Je n'avais pas l'habitude de fréquenter des prêtres, des prélats encore moins et pourtant je n'avais pas hésité, j'étais allé à la rencontre de l'archevêque coadjuteur en lui disant mes attaches finistériennes. Le visage de l'homme massif et impressionnant s'était aussitôt illuminé. J'avais dû trouver les mots justes, celui qui m'apparaîtrait ensuite comme un homme pressé et écrasé de charges s'était arrêté, s'enquérant de mon parcours et de ma profession. Il devait aller vers sa cathédrale, mais on était loin de l'arroi et de la distance des princes qui l'avaient précédé. Mgr Jullien avait su garder la simplicité du pasteur, du conducteur d'âmes, il savait consacrer quelques minutes à un quidam qui l'abordait, il souhaitait même me revoir, échanger avec moi, m'invitant à lui écrire ou à l'appeler[...]

Ce n'était pas lui qu'on risquait de surprendre dans sa cathédrale, se promenant sous les chapeaux pendus de ceux à qui il s'apprêtait à succéder. Mgr Jullien était un prélat conciliaire, un homme soucieux de rapidité, d'efficacité, pas un prince autoritaire et maniéré, empesé dans le protocole et les rituels. D'une certaine manière sans doute aurais-je préféré rencontrer ses prédécesseurs, le lettré cardinal Charost, l'audacieux cardinal Roques dont j'avais lu le portrait dans le beau récit de Sullivan, *Mais il y a la mer*. Ils dormaient dans la crypte de la nef[...]

L'archevêque était trop concret, trop viril pour se complaire dans les détails vertigineux de la paramentique. Sur le concile, sur les papes et ses cardinaux, sur le fonctionnement du gouvernement de l'Eglise, il était d'une exactitude tranchante et limpide, concis, d'une clarté professorale [...] Il ne brossait jamais le portrait d'une Eglise autoritaire et conquérante, simplement sûre de sa longue histoire, jamais il ne dramatisait, jamais il ne se lamentait. Ses séminaristes étaient rares et alors ? C'était mieux que rien. L'espérance n'était pas morte, il sentait des interrogations, des vocations peut-être. Avait-il lui-même été sujet au doute, à des éclipses de la foi ? J'avais peine à l'imaginer. A le voir, carré dans son fauteuil, à contre-jour près de la bibliothèque pivotante, sa croix pectorale rangée pour plus de commodité dans la poche intérieure de sa veste, sans aucun soucis apparent d'élégance, on sentait un homme résolu, un pasteur qui connaissait bien les âmes et leur noirceur, un prélat qui oscillait sans cesse entre la spéculation et le sacerdoce. »

Philippe Le Guillou, *Géographies de la mémoire*, Paris, Gallimard, 2016, p. 187, 197.